

Aimer la peinture



Un paysage quelque part en notre canton de Vaud, du côté du vallon de la Senoge de préférence. C'est la belle campagne des années cinquante, voire même d'une décennie auparavant. Aucune construction en vue. La terre sert encore à nourrir l'humanité et non à y planter des maisons les unes à côté des autres. On est très loin de cette déviance actuelle. On croit encore en la force de la terre, en ce qu'elle produit. La terre nourricière.

Il est vrai qu'avec les charges qu'elle vous impose, quand vous êtes paysan, d'ici, de cette belle campagne, vous n'avez pas trop le temps de l'admirer, ni de philosopher. On laisse cela à ceux qui se promènent.

Des peintres par exemple. On ne sait pas s'ils gagnent vraiment leur vie avec leurs peintures. On les croit cependant aisés, décontractés, toujours à prendre le meilleur de ce qui se présente. Tandis qu'eux, ils travaillent.

Et pourtant, ces peintres, ce sont les yeux par lequel ils découvrent la terre, votre terre. Si vous, vous le ne pouvez pas, eux par contre ils y arrivent. Ils la parcourent, votre terre. Ils l'admirent. Ils aiment ces chemins qui vont se perdre vers l'horizon. En toutes saisons. Ils apprécient ces couleurs qui changent. Passant par exemple du plus beau vert à ces couleurs de paille quand la nature offre ses moissons ou ses vieilles herbes plus tard encore, quand viendra l'hiver.

Une saison qu'ici l'on n'aime pas trop, bien que l'on s'y repose. Mais on la trouve néanmoins si longue qu'elle finit par déranger. De la neige certes de temps en temps. Jamais beaucoup. Guère longtemps. La neige, par contre, on la voit sur

les crêtes du Jura qu'elle blanchit pour de longs mois parfois. Ils ne doivent pas avoir bien chaud, là-bas, par-delà les montagnes, qu'ils se disent, ces habitants qui nous ressemblent pas. Et ceux-là, ils ne les envient pas. Ils aiment mieux encore cette terre nue et désolée maintenant qu'il n'y pousse plus rien.

Mais revenons au printemps ou à l'été, ou entre ces deux saisons. Et laissons notre peintre voir ce coin enchanteur qui l'aura aujourd'hui séduit. Il installe son chevalet. Il ouvre sa boîte de peinture. Il place une toile sur son support, ou même une plaque de contreplaqué, car celui-ci aime mieux cette matière. Il la préfère à la toile. C'est plus rigide. Plus selon ses goûts. Et maintenant il saisit avec les yeux les couleurs, les lignes, les formes. Il adore ce moment. Il peint aussitôt après avec toute sa sensibilité. Il réalise plus qu'une peinture, il le sait. Il est, avec les yeux puis avec la main le prolongement de ce paysage qu'il fixe de son pinceau et de ses couleurs.

Les couleurs, il les aime. Elles sont voluptueuses, les couleurs. Les verts surtout. Pas trop prononcés, plutôt doux. Et le voilà donc témoignant d'un coin de pays, tout petit, tout modeste, mais si beau, si doux, mais si attachant. Il aime à venir par ici. Quand il déprime, à domicile, ou dans un atelier quelconque, il pense à ce petit coin qu'il avait saisi tout en espérant y revenir. Là où il fut bien.



Le travail de l'artiste, à touches rapides, pour fixer la vie, Ô miracle, de manière définitive !

Il voit les nuages. La douceur des monts dans le lointain. Il admire les arbres. Il aime les arbres autant que le paysage en général. Les arbres qui ont chacun leur personnalité quand ils ne se noient pas dans l'immensité d'une forêt, ceux-là même qui poussent au bord du chemin, ou sur un coteau. Les feuillus de préférence. Mais ce qu'il voit maintenant entre ces arbres, ce sont trois personnages, tout petits en cette terre dont il font intimement partie. Il y a deux hommes et une femme, qu'il voit. Les deux hommes sont en habits de travail, forcément. La dame, elle, peut-être est-elle venue leur apporter les neuf heures, elle a mis une jupe rouge. Et ce petit point de cette couleur, comme il se remarque au milieu de ces bleus, de ces verts et de ces jaunes. Il est admirable. Si minuscule soit-il. Il est presque le centre du tableau.

Il y a des blés, il y a ce chemin, il y a ces grands peupliers et il y a encore ces fleurs que vous avez sous vos yeux, au premier plan. Il y a aussi cette lumière qui inonde ce petit coin de pays, autrement dit, cette parcelle minuscule de paradis où l'on est si bien qu'on ne voudrait jamais la quitter.

Bien sûr, pour comprendre tout cela, il faut aimer la peinture ! Sans vouloir toujours juger. Ni surtout dénigrer.



L'artiste était revenu. Le blé étaient mûrs. On les avait fauchés pour faire des moyettes avec les épis. Là était ce qu'il y avait le plus beau du paysage, qu'il pensait, notre homme. Des moyettes, les unes à côtés des autres, belles blondes, blondes comme les blés ! Entre deux arbres. On était à la fin de juillet ou au début du mois d'août. Toujours dans le vallon de la Senoge, si beau, si nature, sans rien

qui ne puisse défigurer ce paysage de rêve, avec au lointain les montagnes douces du Jura qui se confondent presque avec le ciel, en leur bleu léger. Il soufflait un petit air tiède. Une après-midi parfaite. On voyait se dresser les peupliers, arbres à part par leur forme particulière. Des arbres qui ne font jamais de forêts. Qui sont là, à deux ou trois, ou bien solitaires. Silhouettes un peu simples, néanmoins presque mythiques. Appréciables de cet autre peintre qui lui aussi aimait les moyettes. Ils tentaient d'imiter quelque part Monet. Des Monet locaux, avec une même simplicité. Des moyens peut-être à peine plus faibles. Encore que, à chacun de chercher sa voie, son chemin, ses couleurs, sa manière de peindre. Son moment dans la journée et dans l'année.

Ils s'égalaient dans cette recherche de cette magnificence que peut vous offrir un paysage. Des arbres certes, mais aussi des vallonnements, des haies, des forêts un peu plus loin, couvrant une côte que l'on ne saurait cultiver. On devine en ces dépressions si légères qu'elles n'empêchent en rien la culture, des rivières, même pas, de gros ruisseaux. On les sait drainer le vallon pour aller se jeter plus loin, derrière soi, dans une rivière plus importante.

Le peintre avait ce jour-là un peu plus appuyé ses couleurs. Il leur avait donné plus de luminosité, plus de brillance, pourrait-on dire. Il avait trouvé que celle-ci, de toile, était réussie. Elle lui offrirait des souvenirs. De l'endroit, du temps où il l'avait réalisée, deux choses que son épouse avait fixées dans son journal, elle qui notait tout. Et qui surtout suivait son mari pour lui dire si telle ou telle œuvre était particulièrement réussie. Ils formaient un couple soudé, sans enfant. Et lui, malgré qu'il ne convainquait pas tout à fait son public dans ses expositions, ne s'en inquiétait pas trop, professant l'art dans quelque école de la capitale. Le gagnepain, tandis que sa vie, sa vie vraie, la seule qu'il puisse envisager, elle était là, au cœur des paysages dont il comprenait la respiration lente et profonde. Il le sentait vibrer, le paysage. Et tout cela, cet amour inconsidéré, ce retour permanent sur les mêmes lieux, faisait vraiment sa vie. Quant à savoir ce que d'autres feraient un jour de toutes ces œuvres qu'il accumulait, il n'y pensait pas trop. Le présent. Les promenades au cœur de ces paysages qu'il aimait tant, les couleurs, et bien entendu, le but ultime, la peinture.

Il la considérait comme sacrée. Il s'estimait peintre d'un bon niveau. Il n'avait pas forcément tort. Et l'avenir lui donnera sans doute raison. Un jour, pour une belle résurrection.